



Toute hospitalisation est une épreuve potentiellement traumatisante pour les enfants et pour leurs proches. C'est pourquoi, depuis 20 ans, l'association *Le Rire Médecin* intègre des clowns professionnels dans les équipes médicales des services pédiatriques français. Un écrivain, Bernard Mathieu, et un photographe, Jacques Grison, se sont glissés dans les pas des clowns pendant des mois. Des enfants, des parents, des infirmières, des médecins et des clowns nous font partager au quotidien une expérience inattendue et souvent poignante.

20 rencontres authentiques et 150 photographies émouvantes nous dévoilent les multiples facettes d'une action encore très méconnue.

Nez rouges Blouses Blanches change notre regard sur l'enfant et l'hôpital.

éditions **le rire médecin**
«de vrais clowns à l'hôpital»
LES IMPRESSIONS NOUVELLES

29,90€



EAN : 9782874491245

ISBN : 978-2-87-449-124-5

éditions **le rire médecin**
«de vrais clowns à l'hôpital»
LES IMPRESSIONS NOUVELLES

NEZ ROUGES, BLOUSES BLANCHES

BERNARD MATHIEU - JACQUES GRISON

BERNARD MATHIEU - JACQUES GRISON

NEZ ROUGES BLOUSES BLANCHES

20 ANS DE RIRE MÉDECIN



éditions **le rire médecin**
«de vrais clowns à l'hôpital»
LES IMPRESSIONS NOUVELLES



Guy Lafrance
Clown référent à l'hôpital Robert Debré

Tabarnak ! C'est Moloch !

Un de mes ancêtres a été enregistré en Ile de France en qualité de soldat sous le nom de François d'Aragon, dit Lafrance. Vers 1837, lors de la rébellion des Patriotes⁸, la famille paternelle n'a conservé que Lafrance. La famille de ma mère était des Morel de la Durantais, originaires de Normandie ou du Poitou. J'ai grandi à Pincourt, une de ces cités-dortoirs qu'on trouve à la périphérie de toutes les villes d'Amérique du nord.

Va chez Lecoq

Durant mes études secondaires, j'ai découvert le théâtre amateur. On jouait des sketches écrits par des gens du groupe et des pièces dont *L'Auberge des Morts subites* de Félix Leclerc. Mes parents ne croyaient pas qu'on pouvait gagner sa vie avec le théâtre et ce sont eux qui m'ont encouragé à faire des études de graphisme parce que j'étais bon en dessin. J'ai fait des caricatures et des BD pour la presse d'entreprise ou les journaux locaux. Le théâtre me passionnait de plus en plus et me prenait de plus en plus de temps mais il ne me nourrissait pas. L'argent n'a jamais été un but en soi : les voitures, les maisons, ça ne m'intéressait pas. L'argent a toujours représenté du temps que j'avais pour moi.

J'ai fait un stage d'été de commedia dell'arte avec John Torrel, un Américain qui était professeur de théâtre à Montréal. Le premier jour, je fais des improvisations avec masque et mon professeur me dit : « *Va chez Lecoq, tu as tout ce qu'il faut* ». Il me fait une lettre d'introduction, je l'envoie à Lecoq, je téléphone et on me dit : « *OK tu peux venir* ». Je suis parti à Paris avec l'argent que j'avais économisé en travaillant ici et là.

Le nez rouge

Lecoq était un maître exigeant. Il ne parlait pas, il ne disait pas pourquoi il fallait faire les choses, il disait : « *Faites !...* » J'ai appris le sens de son enseignement quand j'ai lu son livre. Il était déjà mort mais c'est chez lui que j'ai découvert le clown et le bouffon.

Il y avait trente-cinq nationalités dans son cours, et quelques-unes dont je n'avais jamais entendu parler. Le français, c'était leur troisième langue, ils ne me comprenaient pas. Quand je jurais : « *Ostie, Christ !...* » Ça ne leur disait rien. C'est à cette période que j'ai rencontré ma femme Christine, c'était le grand amour. Elle était ingénieur informatique, fan du Québec, et elle voyageait tout le temps : en Afrique, en Colombie, en Amazonie. On parlait d'art, c'était parfait. C'est pour elle que je suis resté en France.



J'ai commencé le clown avant même qu'il ne soit enseigné à l'école. Je m'entendais très bien avec un copain Américain : Jonathan Becker. On voulait faire de la commedia dell'arte dans la rue avec nos masques. J'étais un Pulcinella et lui un Arlequin. On s'est jetés dans la foule à Montmartre. La première fois, on a tenu une minute. On était mauvais, les gens avaient peur. On y est retournés, on a été aussi mauvais. Les masques ne marchaient pas dans la rue, on les a enlevés. Lui jouait de la flûte, moi de l'accordéon. On a eu un petit contrat d'été au Puy-en-Velay et on a essayé le nez rouge. On a fait un canevas sur Roméo et Juliette. On prenait une fille dans la foule, ça marchait très bien. C'est à cette période qu'est apparu mon clown qui ne s'appelait pas encore Gustave Reblochon.

Moloch

À ma sortie de chez Lecoq, je devais aller travailler en Suisse pour créer une compagnie mais Christine était enceinte. Je me suis dit : « *j'ai déjà abandonné mon pays, je ne vais pas abandonner ma femme et mes enfants.* »

Avec Karim Yazzi, un ami de chez Lecoq, j'ai créé le « *Kygel théâtre* » qui existe toujours en Seine Saint-Denis. On a monté des spectacles, j'ai été engagé par d'autres compagnies, je suis devenu intermittent. Puis, un jour de 1996, une secrétaire de



chez Lecoq, Michelle, m'appelle et me dit : « *Tu es toujours clown ? Au Rire Médecin, ils cherchent des garçons !* »

J'ai rencontré Caroline Simonds, ça s'est très bien passé. Elle était inquiète parce que j'avais trois enfants et elle se demandait comment je réagissais en voyant les gosses à l'hôpital. Elle m'a demandé d'observer une journée à Louis Mourier. Il y avait Nadine Demange et Pina Blankevoort que je connaissais de chez Lecoq. En sortant de l'hôpital, je ne me sentais pas très bien mais mon instinct me disait : « *Je peux le faire, je dois le faire !* »

À l'époque, les auditions se passaient directement dans les hôpitaux et on me dit : « *Ton audition va se passer à Gustave Roussy, à Villejuif.* »

Je n'avais pas de costume de clown, j'en achète un, en noir et blanc, ça allait avec mon accordéon. Je ne savais pas trop où était cet hôpital, j'arrive devant et je fais : « *Ouah !...* » Je voyais cet immeuble depuis des années avec ses oreilles formées par des antennes. J'ai toujours trouvé qu'il ressemblait à Moloch, un dessin d'Alix de Jacques Martin. J'arrive là et je me dis : « *Tabarnak ! C'est Moloch⁹ et je vais jouer pour des enfants !* »

J'étais certain de réussir mon audition parce qu'il y avait trop de signes. On pense ce qu'on veut mais pour moi c'était très fort. Je suis monté là-haut et j'ai joué avec Lory Leshin et Caroline. Je me souviens de la fébrilité qui m'habitait tout le temps de l'audition. J'étais très étonné de ce qui se passait. Ça vivait, il fallait répondre à tout ce qui arrivait, il fallait réagir, j'ai joué de l'accordéon. J'étais crevé après !

Cinq jours plus tard, on m'a appelé pour me dire que j'étais choisi. Au Québec, mon père était à l'hôpital, mon frère n'allait pas bien et je ne pouvais pas être près d'eux. Je me sentais coupable d'être loin. Je me disais : « *Pourquoi je suis en France ? C'est à cause de mes enfants. Si je continue à faire de l'art, c'est à cause de mes enfants et mes enfants c'est LES enfants !...* » J'étais très content d'être accepté et je savais que c'était un boulot qui n'allait pas être facile. Il y aurait une exigence. S'il y a une fête, c'est moi le meneur de la fête.

Gustave Reblochon

Quand j'avais onze ans, on m'appelait « Gus ». À cette époque, on regardait « Le Capitaine Bonhomme » à la télévision. C'était une émission pour enfants, mais il y avait plein de blagues adressées aux adultes. Ma mère en riait et c'est sans doute pour ça que ma légitimation d'artiste est de faire rire. Dans les clowns, il y en a qui sont lunaires, d'autres qui sont des farceurs, des clowns rebelles, des clowns enfants... Mon personnage est un clown social ! Il a évolué constamment. Je ne dis pas qu'il est mieux aujourd'hui que celui qu'il était il y a cinq ans, je dis que je l'aborde différemment.

Il est peut-être plus vieux que moi. Il est né à Reblochon-les-Bains, dans les Alpes, ses parents ont émigré au Canada quand il avait dix ans, ils se sont séparés. Il a vécu avec sa mère mais sa mère l'a mis en internat, son père est revenu en France et maintenant sa mère vit aux États-Unis. Il a quatre enfants...

J'ai créé ce clown parce qu'à l'Hôpital Saint-Louis¹⁰, j'ai raconté à un adolescent de dix huit ans, Cédric, que mon clown avait des entreprises. Il est rentré dans mon jeu et on a travaillé ensemble. On est parti tous les deux sur une folie. Chaque fois que je revoyais ce garçon, il se souvenait mieux que moi de ce qu'on s'était dit.

C'était donc un sacré défi, il m'a obligé à construire la biographie de Reblochon, ça s'est poursuivi avec d'autres enfants.

Je voulais faire un clown capitaliste parce qu'il n'y en avait pas. Ils sont tous pauvres les clowns, malheureux, moi je faisais de l'argent. J'achetais les gens, je vendais les clowns à côté de moi, ça faisait rire parce que c'était de l'argent chinois, c'était l'avenir ! J'avais cinq millions de faux dollars chinois ! Notre siège social était aux îles Caïman, on avait des bateaux, on faisait des croisières ensemble et on faisait croire ça à d'autres clowns qui disaient : « *ah bon !...* ».

Et puis le garçon, Cédric, et Joséphine, ma partenaire à l'hôpital, ont voulu se marier tous les deux. J'ai dit : « *Ça tombe bien, je suis maire-adjoint à Reblochon-les-Bains, je vous marie* ». J'avais acheté l'écharpe bleu blanc rouge, appris les formules, et puis ils se sont mariés... et le garçon est décédé.

Professeur Gustave Reblochon

À une époque, on devait se donner des titres qui correspondaient au monde hospitalier. Moi, j'avais choisi professeur parce que c'était le plus haut et qu'on m'embêterait pas.

J'ai eu des périodes très, très dures, déprimantes... J'avais peur de revoir certains enfants. Des fois, je me disais : « *J'espère qu'il n'est pas là celui-là parce que si je le vois, ça va me faire souffrir le soir, j'aurai de la peine...* »

Oui, il y a eu des périodes comme ça. Moins aujourd'hui. J'arrive à présenter mes condoléances à des parents qui ont perdu leur enfant. On est devant le tragique, on joue dans le tragique, et comme nos antennes sont toujours ouvertes, on capte tout ça. Toutes ces énergies de panique, de peur, de nervosité, d'angoisse, de ténèbres... Les ténèbres qui nous entourent à l'hôpital, c'est horrible, et notre boulot, c'est d'être drôle.

Il nous arrive des histoires dingues qui ne peuvent pas arriver sur scène. Sur scène, on est en représentation. À l'hôpital, on est inclus, on est partie prenante, on est au cœur du drame qui est en train de se jouer. Quand on entre dans une chambre, c'est lourd, on essaie de voir ce qu'il faut faire pour que ça flotte un peu. On amène une légèreté. En tout cas on essaie de l'amener. On est des capteurs d'énergie.

Ça brûle

À l'époque, je disais qu'on était des guerriers, je comparais ce qui se passe à l'hôpital à un combat. Un soldat, il va à la guerre et puis il y a des images qui le traumatisent et qui le poursuivent, eh bien c'est ça aussi l'hôpital. Des fois, il y a des images des enfants qui me poursuivent la nuit, il y a des empreintes. On espère aussi qu'on peut imprimer chez les enfants la légèreté de nos personnages, de nos fictions, qu'elles aient une espèce de rémanence.

J'écris des chansons pour Reblochon dans lesquelles il ne parle que de sa famille. J'ai commencé un agenda qui raconte ce qui s'est passé dans la journée et qui est le journal de ce personnage de fiction.

Je ne sais pas combien de temps je resterai au Rire Médecin. Je suis étonné d'être là depuis quinze ans et de n'en éprouver aucune lassitude.

8. Rébellion de 1837 au Bas Canada, aujourd'hui Québec, contre les troupes britanniques.
9. Divinité mentionnée dans la Bible à laquelle les Ammonites, un peuple cananéen, sacrifiaient les premiers nés.
10. L'hôpital du 10^{ème} arrondissement de Paris spécialisé dans l'hématologie et les greffes de moelle.



Dernier clin d'œil

LAURENT : On était dans l'hiver. Notre petit garçon, qui avait quinze mois à l'époque, vomissait. Il a commencé à pencher la tête sur le côté, il était irritable, il ne supportait pas d'aller à la crèche. Quand il était allongé, il manifestait une gêne que les médecins avaient du mal à comprendre.

SERVANNE : Je sens assez vite qu'il se passe quelque chose de grave. Notre pédiatre nous dit : « *Il est peut-être tombé à la crèche, essayez de faire une radio* ». On nous disait aussi que c'était peut-être un problème psychologique. Ça ne nous a pas convaincus et l'état de Martin s'aggravait. J'ai fait part de mon angoisse à un collègue médecin. Les larmes me montaient aux yeux rien que d'en parler et il m'a dit : « *Écoute, tu ne travailles pas demain alors je te conseille d'aller à l'hôpital Trousseau parce qu'on est à côté et c'est de la pédiatrie.* »

LAURENT : J'étais en période de clôture comptable, j'étais très, très occupé, mais je me suis dit : « *Il n'est pas possible que je laisse Servanne et Martin partir à l'hôpital Trousseau* ». On a déposé notre grande fille de quatre ans au centre aéré et on y est allés ensemble.

Violence

SERVANNE : Depuis deux ou trois jours Martin vomissait en geysier, il s'est mis à vomir dans le sous-sol de l'hôpital.

LAURENT : Les images sont là, elles sont ancrées. Je me revois dans le parking. On sort, il vomit encore, on est pris en charge par une interne qui nous reçoit et l'examine.

SERVANNE : Elle nous demandait de décrire ce qui se passait depuis dix jours et c'est comme si, à ce moment là, tout s'éclairait.

LAURENT : On a attendu. Il ne fallait pas le faire manger, il ne fallait pas le faire boire... J'étais rentré seul dans la salle de radiologie où un scanner venait d'être prescrit et je vois le médecin qui vient vers moi et qui me dit très brutalement : « *Vous vous doutiez qu'au vu des symptômes il y avait quelque chose de grave, effectivement nous avons trouvé une masse au niveau du cerveau.* » Je comprends que quelque chose de terrible est en train d'arriver, je suis un peu hébété, je sors, et je l'annonce à Servanne.

SERVANNE : On nous abandonne un peu à notre triste sort et dans la salle d'attente, à un moment donné, ils ont dû se rendre compte qu'on ne pouvait pas rester dans cet état. Je commençais à m'effondrer.

LAURENT : On avait notre enfant dans la poussette, il n'avait pas été pris en charge, on ne savait pas quoi en faire, il continuait de pleurer.

SERVANNE : Ils nous ont mis dans une petite salle : un cagibi, sans fenêtre. Quelqu'un nous dit : « *On va le transférer à Necker !* » Je pensais qu'on pouvait l'emmener. « *Non, non, on attend le Samu...* » J'ai compris qu'il y avait un risque vital immédiat. Je me suis dit : « *Il va mourir* ». Quand le médecin senior est arrivé j'ai dit :



« *Qu'est-ce qui va se passer maintenant ? Est-ce que vous pensez que c'est grave ?* » Il me répond : « *Je ne suis pas cancérologue.* » Voilà comment j'ai appris que Martin avait un cancer. C'est très violent. Martin hurlait et le Samu a fini par arriver. Le Samu me l'a pris des mains. C'était en janvier, il faisait nuit, les sirènes, ils grillaient tous les feux, c'était irréel. Martin hurlait de plus en plus, il souffrait, il avait faim, il sentait mon angoisse, tout allait mal.

LAURENT : Je rentre à la maison, une baby-sitter a pris Solène en charge, je prends des affaires et je pars vite rejoindre Servanne à Necker. Il y avait des bouchons sur le périphérique, je savais que Servanne était dans sa nuit avec Martin, ça n'avancait pas, c'était une ambiance de cauchemar.

Un monde à part

SERVANNE : On arrive à Necker, c'était glauquissime. À l'étage, la porte se referme devant moi et, pendant une demi-heure, trois-quarts d'heure, j'entends Martin qui hurle. La réanimation, c'est vraiment un monde à part : on ne sait rien, on ne voit personne. Je suis terriblement angoissée. Au bout d'un moment on me dit : « *Il va passer une IRM* ». Je ne m'attendais pas à ça.



LAURENT : J'ai retrouvé Servanne dans la salle d'attente de Necker. Pour pas qu'il bouge dans l'IRM, on avait ficelé Martin comme une momie. On l'avait momifié et c'est là que je prends conscience que, toute la journée, je n'ai pas voulu voir la gravité des choses. J'étais inquiet mais je crois que je n'avais pas voulu voir.

SERVANNE : Il hurlait, momifié, dans des sous-sols, c'était un cauchemar. Pendant que j'attendais, l'anesthésiste est venu dire : « *Demain le professeur Sainte-Rose sera là, Stéphanie Puget aussi. C'est des bons, il faut peut-être attendre demain.* »

LAURENT : On avait porté notre enfant toute la journée sans savoir que faire et maintenant le monde médical avait pris le relais. J'ai senti une espèce de soulagement. J'étais peut-être dans l'innocence mais je me suis dit : « *On se remet d'une opération.* »

SERVANNE : Deux parents sont arrivés : une maman enceinte et un papa. Ils nous ont raconté que leur petite fille de quatre ans, la petite Manon, avait été opérée d'une tumeur au cerveau. Elle était en réanimation. La maman a accouché deux jours après, à Necker. C'était la première magnifique rencontre qu'on ait faite. Aujourd'hui encore on est très unis. Le lendemain, Martin a été opéré par le chef de service et une autre neurochirurgienne.

LAURENT : On commence à comprendre que la tumeur est extrêmement mal placée. Elle s'est infiltrée au niveau des nerfs du tronc cérébral. Il risque d'y avoir des séquelles, notamment pour la déglutition.

SERVANNE : Le chirurgien nous dit carrément, brutalement : « *Je n'ai pas pu tout enlever, c'est mauvais* ».

Au jour le jour

LAURENT : On a commencé à vivre au jour le jour. Pendant un an. Le lendemain Martin a recommencé à manger. Chaque jour était une petite victoire.

SERVANNE : Il s'en était super bien sorti.

LAURENT : Il a récupéré très vite, très, très vite. Il est resté cinq ou six jours à Necker.

SERVANNE : Un matin, on nous dit : « *Il va être transféré à Gustave Roussy* ». Quand je travaillais dans le Val-de-Marne, dans le boulot on parlait souvent de l'IGR et je disais : « *Ah, il s'en passe des drames là-dedans...* » C'est cancéropolis. Quand on arrive c'est très, très triste.

LAURENT : Aussi bizarre que ça puisse paraître, il y a eu souvent, très souvent, des moments où on s'est sentis chez nous à l'IGR et je pense qu'on a transmis à notre enfant, comment dire... un apaisement. Martin était content de retourner à l'hôpital.

SERVANNE : Ma première image, c'est la salle d'attente et « les blouses roses » : une association de bénévoles qui nous a accueillis. Ces dames-là, on ne les a jamais perdues de vue. Quand on est arrivés au neuvième étage, il y avait encore les décorations de Noël, c'était assez chaleureux. Je me suis sentie mieux d'emblée.

LAURENT : C'était le début d'une longue période avec des traitements lourds. Martin a eu six séquences de chimiothérapie extrêmement lourdes et fortes qui entraînent ce qu'on appelle une aplasie, c'est-à-dire une absence de défenses immunitaires qui l'a conduit systématiquement à revenir à l'hôpital entre deux chimios. On y a passé entre janvier et juin beaucoup, beaucoup, beaucoup de jours.



SERVANNE : Plus de deux cents. Je les ai comptés. En un an, deux cent vingt jours et nuits.

LAURENT : On en oublie parfois la maladie parce qu'on ne voit que les conséquences des produits qui le mettent dans un tel état qu'on se dit qu'il ne remontera jamais la pente.

Décalage

SERVANNE : On a rencontré très vite le Rire Médecin. Le lendemain ou le surlendemain : Girafe et puis Zen, je pense, et ce sont les deux qui ont jalonné quasiment toute l'année. Après, il y a eu Basket, il y a eu aussi Poireau ...

LAURENT : On les voit dans les couloirs et puis on les entend surtout, de manière assez distante au début. Sur le coup, je me sens en décalage, ils me paraissent incongrus : ils sont bruyants, très, ils font jouer souvent des rôles aux parents, ils les font rentrer dans leurs scènes et dans un premier temps, je me suis dit : « *Tiens, j'aimerais pas entrer en jeu, comme ça.* » C'était pas mon humeur.

SERVANNE : J'ai d'abord l'image de Girafe et Zen arrivant du fond de l'hôpital de jour et moi, avec mon petit garçon, à l'autre bout. Ils ont des look improbables, moi je ne connaissais pas, on avait entendu parler du Rire Médecin, mais quand on est confronté c'est différent, et je me suis dit : « *Chouette, pour les enfants, c'est bien !* » Quand on m'a mise dans le jeu, j'ai trouvé que c'était étonnant, que c'était détonnant ! Malheureusement, chez notre petit garçon, ça a déclenché un vrai rejet et c'était super décevant parce que je voyais plein d'enfants qui attendaient les clowns avec impatience. Je me souviens d'une petite Léa qui attendait l'arrivée des clowns le matin, on sentait que, pour elle, c'était hyper important. Le nôtre était petit, ça expliquait peut-être sa peur.

LAURENT : Sans les voir, rien que de les entendre !

La Valse

SERVANNE : Il se raidissait et il commençait à pleurer. Girafe et Zen ne savaient plus quoi faire parce que, parallèlement, il s'est passé quelque chose avec nous, parents. Ils m'ont permis de sortir de ma mélancolie, de mon angoisse... Un jour, au début, j'étais avec une collègue venue me rendre visite, et Girafe arrive avec Zen, et voilà Girafe qui m'attrape et qui me fait danser une valse. Ça me paraissait irréel. On a ri, on a vraiment ri et finalement ça m'a beaucoup détendue. Aujourd'hui, c'est un souvenir qui m'émeut. Des moments comme ça, avec les clowns, on en a plein. Ils nous ont fait jouer dans des tas de situations, on a tout fait avec eux. Ils semblaient embêtés que ça se passe mal avec Martin. C'était déconcertant pour eux, ils ne savaient plus comment s'y prendre mais nous, pendant ces mois-là, on a réussi à créer quelque chose.

LAURENT : C'est comme une fenêtre, c'est vrai. Grâce à eux, notamment, il y a eu des moments où on s'est sentis bien à l'hôpital, où on s'est permis de rire. On s'est découvert une espèce de complicité avec d'autres parents.

Servanne : Les clowns amènent la vie, vraiment, ils amènent la détente, et j'ai vu des enfants tellement heureux. Ils ont un vrai jeu d'acteur et puis, derrière le masque du clown, il y a Caroline et Alexandre.

LAURENT : Une fois les costumes enlevés, on a eu l'occasion de créer un peu de lien avec eux, de discuter. Ce qui était bien aussi, c'était de savoir que, même s'ils gardaient une distance par rapport à l'état de notre enfant, ils étaient au courant de tout ce qui était en train de se passer. Les clowns savent quand c'est le moment, quand c'est une aplasie, quand c'est, etc... Il y a un vrai professionnalisme, tant du côté du jeu que de l'adaptation au milieu médical et aux circonstances particulières de la thérapie et ça, c'est très important. On voit des enfants prendre part à des jeux, à des situations burlesques. Ce qui m'a frappé, c'est de voir les soignants entrer dans

Une journée avec

Docteur Chou-fleur et Président Agacuk dans le service de neuro-chirurgie de l'hôpital Necker-Enfants Malades à Paris

par Bernard Mathieu

Anne Vissuzaine, alias Docteur Claudia Chou-fleur, et Michel Buquet, dit Président Agacuk, se retrouvent à neuf heures à la cafétéria.

Anne et Michel interviennent à Necker depuis longtemps. Ils échangent quelques mots, le temps d'avalier un café, puis ils grimpent au premier étage du bâtiment qui abrite le service de neurochirurgie pédiatrique et se rendent directement au poste de soins pour la « trans » qui ouvre chacune de leurs interventions.

La « trans »

La transmission est la prise de contact avec l'actualité du service. Un tableau de plastique accroché au mur du poste de soins recense les enfants chambre par chambre. Michel note le prénom de chacun des patients sur une fiche type, Anne fait la même chose dans un petit carnet personnel.

En quelques mots, les soignants livrent les informations qui aideront Anne et Michel à adapter leur jeu. Lorsqu'ils décrivent une pathologie ou une intervention chirurgicale, ils ne prennent pas la peine de traduire le langage codé des techniciens hyper pointus de la santé : à force de fréquenter le service, Anne et Michel ont appris que la PIC est la Pression Intra Crânienne, qu'une MAV est une Malformation Artéro Veineuse, qu'une TFP, désigne une Tumeur de la Fosse Postérieure, etc...

Les soignants disent aussi, en quelques mots, comment l'enfant ou l'adolescent est arrivé dans le service : s'agit-il d'un accident, d'une pathologie ? Et, si c'est une pathologie, a-t-elle été découverte récemment ou bien est-ce une récurrence...

« Damien est venu en consultation avec son père vendredi, raconte un médecin, En attendant qu'on les appelle, Damien jouait comme tous les gosses de son âge. Il est passé sur le billard hier. Et aujourd'hui... » Le médecin garde un silence navré.

S'ils le jugent nécessaire, les soignants livrent également ce qu'ils savent du milieu familial. « Le père et la mère de Caroline ne vivent plus ensemble », confie une infirmière, « mais ils s'entendent bien, ils se relaient nuit et jour auprès de la petite. Ça la rassure. »

Enfin, les médecins concluent par un pronostic sur l'évolution prévisible à court terme du malade. « Ça va, son état est stable », ou « Elle est sortie d'affaire », ou encore, avec une grimace et presque sur le souffle : « On est très pessimiste... »



Les soignants laissent filtrer les émotions de la nuit qui vient de s'écouler. La « trans » est l'occasion de verbaliser ce qui est resté enfoui jusque là et n'a pas encore pris forme.

« Celle-là, elle m'a coûté des surrénales et des coronaires », lâche l'anesthésiste à propos d'une fillette opérée quelques heures plus tôt d'une tumeur au cerveau. On lit sur le visage tendu et fatigué de la jeune femme les péripéties d'une intervention particulièrement difficile. Deux ou trois fois, elle a vu la gamine glisser vers le néant et elle n'en revient pas de l'avoir retenue in extremis, elle a besoin de raconter ce qui s'est passé pour se persuader que c'est bien vrai : Alice est toujours là. « On ne sait pas comment elle évoluera, soupire l'anesthésiste, mais le plus dur est passé. »

Les soignants s'accordent peu de temps, ils parlent vite, avec des raccourcis. Leur tempo syncopé laisse entrevoir les histoires vertigineuses de mort et de résurrection qui sont leur quotidien.

Parade

Lorsque la « trans » – qui certains jours pourrait s'écrire « la transe » – est terminée, Anne et Michel gagnent leur vestiaire.

Le local affecté au Rire Médecin est aussi la chambre exigüe où l'interne de garde vient se reposer quand le service lui offre un répit.

Les clowns disposent d'une armoire à cadenas où ils rangent leurs effets personnels et d'un cabinet de toilette où ils passent leurs costumes, se maquillent et se coiffent.

Après un petit quart d'heure de préparation, chacun ajuste son nez rouge, éprouve sa voix de scène, tente quelques mimiques et ce sont le Docteur Claudia Chou-fleur et le Président Agacuk qui sortent de la chambre. Anne et Michel sont restés au vestiaire. Ils ne le quitteront qu'en fin d'après-midi, après que les clowns seront rentrés harassés d'une série d'improvisations enchaînées sans répit durant plus de six heures entrecoupées d'une brève pause déjeuner.

À dix heures, les soins de début de journée sont terminés. On ne croise pas grand monde dans les couloirs. Les deux clowns gesticulent, chantent à pleine voix. Agacuk s'accompagne d'une petite guitare, de la taille d'un jouet, qui sonne comme une grande.

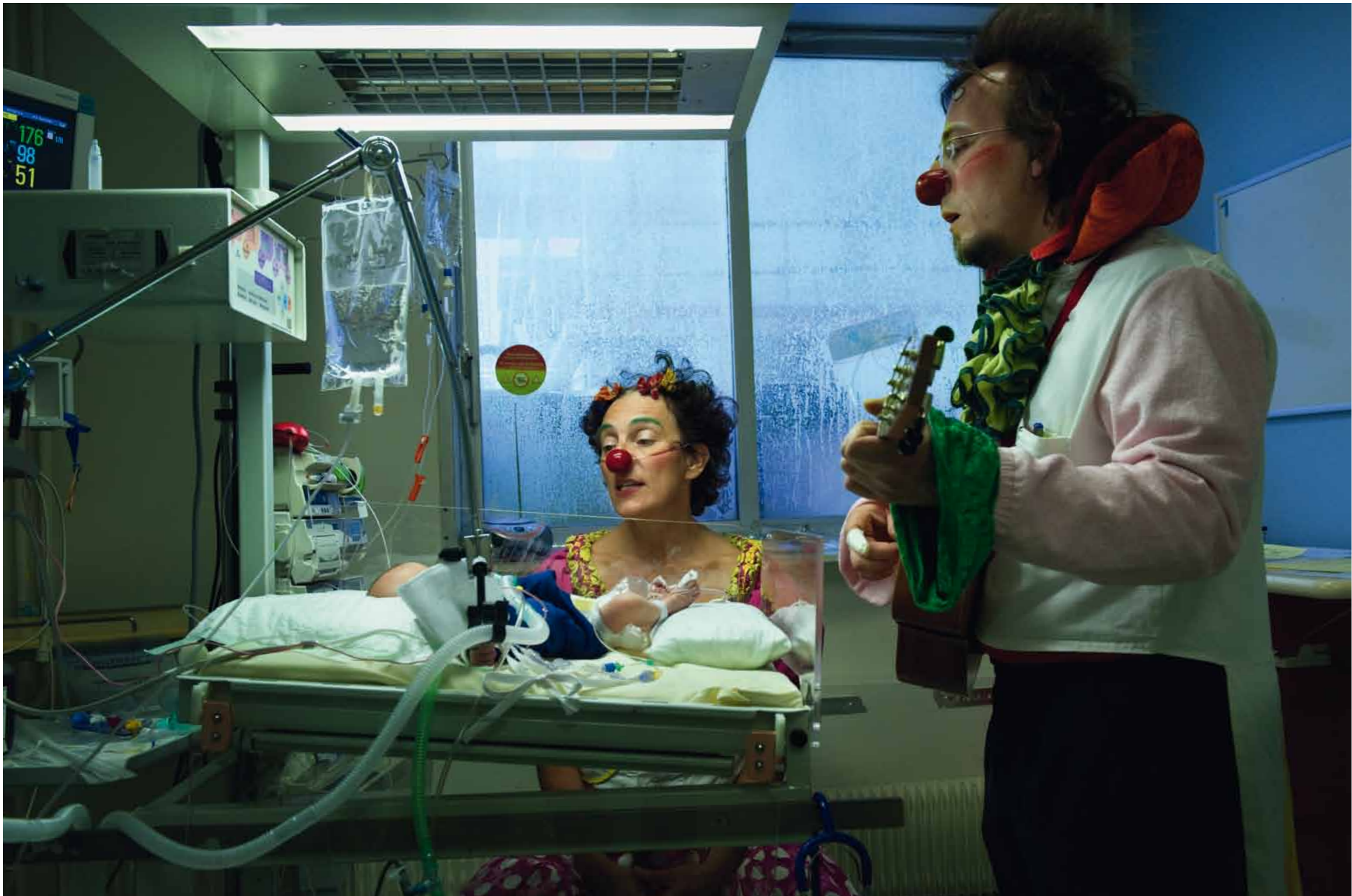
La parade ne passe pas inaperçue et quelques têtes curieuses se montrent, ici et là, dans l'embrasure d'une porte. Claudia Chou-fleur et Agacuk les interpellent par leur prénom. Les infirmières, les aides-soignantes, les médecins répondent au salut des clowns, renouant le pacte qui a scellé l'entrée du Rire Médecin à Necker il y a huit ans.

Fou de surf

L'adolescent est assis sur son lit en jean, torse nu. Ses cheveux blonds en bataille lui tombent sur les yeux. Il vient d'arriver et ne sait pas très bien pourquoi il est là. Il a l'air de croire que quelqu'un s'est trompé ou que les adultes exagèrent la gravité de cette boule inquiétante détectée à hauteur de son front.

Sébastien n'est pas dans la peau d'un malade, il se soumet à un intermède désagréable avant les vacances d'été, mais s'il ne tenait qu'à lui il aurait repoussé ce séjour à plus tard.





« Salut Sébastien ! » lance Claudia Chou-fleur, « Tu aimes le Rock ? » « Non », répond spontanément Sébastien avant de se reprendre aussitôt devant la mine déconfitée des deux clowns. Mais si, il aime le rock, il aime tout ! Sébastien est l'un de ces ados chaleureux qui ont toujours envie de faire plaisir.

« OK ! » se réjouit Docteur Chou-fleur. « One... two... three ! » Les deux clowns entament un « rock de la souris verte » d'excellente facture qui allume un sourire épanoui sur le visage du garçon.

« Il est surfeur ! » lance le père en montrant une photo de Sébastien sur la plage, une planche de surf dressée près de lui. Lorsque les clowns repasseront pour lui dire au-revoir, le garçon les accueillera en Bermuda.

Dindon Cochon

Jules, six ans, geint dans les bandages qui enveloppent sa tête. Ses parents sont près de lui, désemparés. Le garçonnet jouait une partie de croquet dans la cour de la maison familiale, quoi de plus rassurant, et puis le destin a joué un tour de chien inimaginable, insensé ! Jules est tombé de sa hauteur, comme un enfant étourdi qui ne regarde pas où il pose le pied. Un des arceaux en métal sous lequel on fait passer les boules a pénétré dans l'orbite de Jules, au-dessus de l'œil gauche, et la tige de ferraille lui a traversé le crâne.

L'enfant est hors de danger, l'œil est intact, mais on ne connaît pas encore précisément quelles aires du cerveau ont été lésées et on ne sait pas non plus si le garçonnet récupérera toutes ses facultés.

« K'est-ce Ke c'est Ke c'est Ke ça ? » demande Chou-fleur à Agakuc, en approchant son nez rouge du cochon de plastique, en habit de cuisinier, qui accompagne Jules. « Un cheval ! » lance président Agakuc ! « Tu crois que c'est un cheval ? moi je dirais un dindon ! » proteste Chou-fleur. Les deux clowns énuméreront d'autres noms d'animaux avant que Jules ne lance un péremptoire : « C'est un cochon ! »

Chou fleur et Agakuc improvisent aussi sec une chanson qui raconte les aventures d'un cochon cuisinier qui n'a pas son pareil pour faire du saucisson.

Jules a cessé de se plaindre, il a oublié la douleur, l'angoisse qui l'étreint d'être dans ce lit d'hôpital sans comprendre ce qui lui est arrivé. Les parents sourient.

Le temps de la visite des clowns, ils voient réapparaître leur enfant et ça les rassure plus que n'importe quel diagnostic.

Lorsque Chou-fleur et Agakuc prennent congé, le couple les salue avec effusion, pleins d'une reconnaissance qu'ils peinent à formuler.

Dans la même chambre, une mère, le visage ravagé par les pleurs, est penchée sur son fils agité de spasmes.

Une voiture lui a roulé dessus.

Aux coups d'œil rapides que la mère lance aux clowns tandis qu'ils distraient Jules, il est clair qu'elle redoute qu'ils ne viennent pas au chevet de son fils et les délaissent, lui et elle, parce que Boris est trop gravement atteint, ou parce qu'ils sont étrangers et ne méritent pas leur visite.

Chou-fleur et Agakuc questionnent la mère qui répond par gestes accompagnés de paroles confuses et ils chantent pour Boris une berceuse très mélodieuse, très douce. Le garçon écoute, la mère cesse de pleurer.

